

# La cathédrale d'Albi

Gilles Richard (1976)

Contrairement à bien d'autres, les années que j'ai passées à Saint-Cloud n'ont pas été aussi douces et lumineuses qu'on l'imagine spontanément pour tout individu qui a la chance et le privilège d'intégrer une « grande École » où l'on est payé pour apprendre. Quand je dis « les années », il s'agit en réalité pour moi d'une seule année à part entière, la deuxième, celle de la préparation des concours en 1977-1978. En première année en effet, je faisais ma maîtrise (et beaucoup de bateau) et ne fréquentais que très épisodiquement l'École. Elle n'a jamais été en ce qui me concerne un lieu de vie, seulement un lieu de formation en vue des concours. Ayant eu le CAPES et l'agrégation du premier coup, je fis ensuite mon service militaire et occupais les troisième et quatrième années à commencer ma thèse d'État, avant de partir enseigner au lycée technique d'Hénin-Beaumont – une ville que bien peu de journalistes auraient alors su placer précisément sur une carte.

Année 1977-1978 pas facile parce que, je m'en souviens comme si c'était hier, je travaillais comme un bœuf de labour et que l'ambiance n'était pas à la sérénité entre « camarades de promo ». Il est vrai que n'étant pas interne, je ne les fréquentais pas en dehors des cours, sauf deux d'entre eux, Marc Dumont et Daniel Virieux – nous avons fait notre maîtrise ensemble sur « les chansons à succès dans les années trente ». Je me rappelle les tensions entre communistes (j'en étais alors, avant d'être exclu en 1986), socialistes et « gauchistes », aiguës par l'abandon du Programme commun en cette année tout sauf faste pour les gauches. Nos échanges politiques, le plus souvent sur un ton agressif, abrupt, péremptoire, créaient un climat général sans aménité au sein de la petite vingtaine d'élèves-professeurs que nous étions en histoire – c'est en tout cas le souvenir que j'en garde. Toujours homme de gauche, j'en assume ma part de responsabilité, la regrettant amèrement, et j'éprouve rétrospectivement quelques remords vis-à-vis des rares « camarades » qui étaient de droite. Ils n'étaient pas à la noce tous les jours...

Heureusement, il y avait Jean-Louis Biget ! Avec lui, je n'éprouvais soudain plus le moindre état d'âme à Saint-Cloud. Travailler était un plaisir chaque fois renouvelé grâce à son enthousiasme et sa bienveillance (la vraie, pas celle affichée par les puissants d'aujourd'hui, de pure façade) ou, dit autrement, l'attention qu'il portait à chacun de nous tout en nous considérant comme une sorte d'équipe (de rugby ?!), insufflant, sans même que je m'en rendisse compte sur le moment, un esprit collectif à notre groupe.

Les cours de médiévale (la Guerre de Cent ans était au programme des concours cette année-là) étaient d'une extraordinaire densité et d'une impressionnante érudition, mais sans

que l'on ne perdît jamais ni le fil conducteur ni le cadre général qui donnaient toute leur signification aux connaissances que j'enrangeais avec l'avidité de celui qui a pleinement conscience de tout ce qu'il doit encore apprendre, mais entrevoit qu'il peut accéder à la compréhension du fond des choses. Et puis, à ce souci permanent d'associer érudition et synthèse s'ajoutaient la chaleur de la parole et l'empathie communicative pour les acteurs de cette histoire, morts depuis des siècles mais qui semblaient ressusciter devant nous.

J'ai souhaité devenir professeur d'histoire en classe de 4<sup>e</sup> et ce « projet » – comme on dit maintenant, à l'heure où faire des projets à long terme n'a jamais été aussi aléatoire... – n'a cessé de se confirmer au fil des années. Sans doute parce que j'ai eu des enseignants d'histoire-géographie de grande qualité, chacune et chacun à sa façon, au « petit » et « grand » lycée puis en classes prépa. Mais Jean-Louis Biget fut, de tous, celui qui sans conteste me marqua le plus et dont je n'ai jamais cessé ensuite de m'inspirer, d'abord comme professeur d'histoire-géographie en lycée technique pendant vingt ans, puis comme professeur des universités pendant vingt ans encore. Faire cours en lycée technique à Hénin-Beaumont puis à Tours, ou à Sciences Po Rennes puis à Rennes 2 nécessite en effet les mêmes qualités, le même engagement, les mêmes convictions, les mêmes ambitions. N'en déplaise à tous les universitaires – nombreux, hélas – qui, depuis le « sommet » où ils campent, considèrent tous ces êtres qui s'agitent dans les degrés « inférieurs » de l'institution scolaire comme des nains et n'aiment se définir que « chercheurs », oubliant qu'ils sont « enseignants-chercheurs » et que l'enseignement fait intrinsèquement partie du métier qu'ils exercent. La préparation approfondie et rigoureuse des cours n'est-elle pas la condition première pour installer la relation pédagogique de façon incontestable ? L'enthousiasme de l'enseignant n'est-il pas une absolue nécessité pour conquérir l'attention et l'intérêt des élèves, sans lesquels la réflexion n'est pas possible, quel que soit le niveau d'études ?

Passion communicative, travail sans relâche (enseigner, c'est d'abord apprendre), exigence bienveillante pour les élèves considérés à la fois comme individus en construction et comme groupe constitué, telles sont les leçons que j'ai reçues de Jean-Louis Biget, lui dont nous constatons chaque semaine combien il accordait sans barguigner la priorité à ses cours sur sa thèse d'État qu'il ne soutint qu'à 56 ans – mais quelle thèse ! Savent-ils tout ce qu'ils ont fait perdre à la recherche en histoire, ceux qui ont décidé de calquer les thèses d'histoire sur celles de chimie ou de mathématiques et, ce faisant, de pousser les jeunes collègues à fuir l'enseignement secondaire pour « soutenir » plus vite ?

À toi Jean-Louis, comme tu voulais que nous t'appelions, je souhaite bon vent – et c'est un ancien chef de bord aux Glénans qui te dit cela ! – pour toutes les années qui sont encore devant toi. Nous ne nous croiserons sans doute pas : la Touraine où j'habite depuis trente ans est loin de l'Albigeois. Lors de deux voyages que je fis dans ta région avec ma petite famille, il y a pas mal d'années, j'avais pensé te contacter, sans oser finalement te déranger : si tous tes anciens élèves venaient frapper à ta porte, me suis-je dit. Et tu m'avais tant impressionné que tu m'impressionnais encore... Je garde donc toujours en moi un regret : ne pas avoir visité sous ta conduite et à tes côtés cette cathédrale d'Albi que tu nous avais

décrite avec tant de précision et de chaleur (c'est le mot qui convient pour l'Enfer du Jugement dernier !) durant tes cours. Qui sait, une occasion que je n'imagine pas aujourd'hui se présentera peut-être, dans les années à venir, de faire enfin cette visite ?

Merci, Jean-Louis, pour tout ce que tu m'as appris.

### **Gilles RICHARD**

Agrégé d'histoire (1978). Professeur d'histoire-géographie en lycée technique : à Hénin-Beaumont de 1981 à 1990 puis à Tours de 1990 à 2000. Professeur des Universités à l'IEP de Rennes de 2000 à 2014 (directeur adjoint chargé des études, 2004-2009) puis à Rennes 2 de 2014 à 2020. Aujourd'hui professeur émérite des Universités en histoire contemporaine (Rennes 2) et membre d'Arènes, UMR CNRS 6051.

Président de la Société française d'histoire politique (SFHPo)

« Le Centre national des indépendants et paysans de 1948 à 1962 ou l'échec de l'union des droites dans le parti des modérés », thèse de doctorat d'État ès-Lettres et Sciences humaines, dir. Serge Berstein, IEP de Paris, 1998.

*Histoire des droites en France de 1815 à nos jours*, Perrin, 2017

